

Zitierhinweis

Goulet, Monique: review of: Peter Orth, Die rhythmischen Martinsschriften Guiberts von Gembloux (BHL 5636/5637), Leiden/Boston: Brill, 2017, in: Mittellateinisches Jahrbuch, 53 (2018), 1, p. 177-179, <https://www.propylaeum.de/recensio-antiquitatis/r/3b8dde9a83cc434786c724cfc9f6bbdf>



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

debating the question whether harmonic notions apply to the body, the soul, or the soul's *relation* to body – makes his arguments less compelling.

The failings in this book are, however, outnumbered by the strengths. Indeed, such weaknesses occur in the more strictly philosophical sections of a book which is, after all, primarily directed towards the professional audience of medieval musicologists. Andrew H. is obviously a person of great intelligence and already of considerable learning. It seems to me that with his range of expertise he is adding greatly, and could presumably so add in the future, to medieval musicology and medieval studies more generally.

Stephen Gersh

Peter Orth, *Die rhythmischen Martinsschriften Guiberts von Gembloux* (BHL 5636/5637). Leiden/Boston 2017 (Brill), 289 pp.

Dans un article de 1976 intitulé «Hagiographie et politique, de Sulpice Sévère à Venance Fortunat», à propos du sanctuaire de Tours Jacques Fontaine évoquait une «intoxication spirituelle»; l'expression pourrait sembler excessive, mais elle est tout à fait appropriée pour rendre compte de la place occupée par saint Martin dans la littérature hagiographique jusqu'au XII^e siècle au moins. Guibert de Gembloux en fut un témoin vivant, qui se fit sectateur du saint. Il se dota d'un double nom (*binomius*) et, dans une lettre, se nomma *frater G(uibertus) cognomento Martinus*, puis *Guibertus Martinus* (3, n. 4).

La «*Bibliotheca hagiographica latina*» compte sous le nom de Martin une cinquantaine de numéros, et presque autant dans le «*Novum Supplementum*». Les deux «*Libelli*» de Guibert de Gembloux, édités ici par P. Orth, à savoir le «*Libellus panegyricus in sanctum Martinum*» (BHL 5636) et le «*Libellus de specialibus piissimi patroni veneratoribus*» (BHL 5637), étaient restés inédits. Les lettres de Guibert de Gembloux éditées par Albert Derolez en 1988–1989, et la *Vie d'Hildegarde de Bingen* éditée par Monika Klaes en 1993, avaient occupé toute la scène; les poèmes rythmiques de Guibert n'avaient donc intéressé personne, d'autant qu'Hippolyte Delehaye les avait déjà «assassinés» en 1889 dans le n° 46 de la *Revue des questions historiques* en écrivant: «Inutile de dire que la lecture de cette œuvre très peu poétique est des plus fatigantes».

Heureusement P. Orth vint. On put avoir un premier aperçu de son entreprise de réhabilitation dans un article intitulé «*Tradition als Bürde und Anreiz. Martin von Tours in den lateinischen Dichtungen Guiberts von Gembloux*» (in: *Auctor et auctoritas in latinis medii aevi litteris*, ed. Edoardo D'Angelo/Jan Ziolkowski, Florence 2014, 791–819). Les premiers jalons étaient posés.

Guibert avait reçu sa formation à l'abbaye bénédictine de Gembloux vers 1124/1125. En 1157 un incendie détruisit la ville et l'abbaye végéta. Vingt ans plus tard, Guibert mit son talent d'écrivain au service d'Hildegarde de Bingen († 1179) sur le Rupertsberg. En 1180 l'archevêque Philippe de Heinsberg lui accorda l'autorisation de faire le pèlerinage de Tours, où il demeura huit mois avec les moines de

Marmoutier; il avait 55 ans, comme Martin selon Grégoire de Tours (6, n. 12); dans la bibliothèque il copia tout ce qui concernait Martin de près ou de loin.

Deux personnages couvrent presque entièrement les écrits de Guibert: Hildegarde de Bingen et Martin. Ce qui intéresse ici, ce sont les deux «Libelli» cités plus haut, tous deux terminés entre 1181 et 1185; quant à la prose des «Vita et Miracula s. Martini» (BHL 5635), elle est datée de 1205–1212/1213 selon la correspondance de Guibert. Une chronologie très fine lie et entrelace les événements, les lettres de Guibert, et l'œuvre hagiographique (11–15). La structure des deux «Libelli» rythmiques est étudiée en détail (16–25). Les sources martiniennes sont centrées essentiellement autour de Sulpice Sévère, Paulin de Périgueux, Grégoire de Tours, l'«Historia septem dormientium» (BHL 2320, texte que Guibert attribue à Grégoire de Tours), et la «Vita s. Martini» de Venance Fortunat. Les autres sources citées se trouvent dans Le «Libellus de specialibus piissimi patroni veneratoribus» (28–29, n. 68–76).

Suivent trois pages importantes sur la nature du style de Guibert, intitulées «Réécriture und Understatement: Guiberts poetische Technik» (29–31). Y sont analysés le style de ces «rythmes» octosyllabiques, paroxytons ou, moins fréquemment, proparoxytons, ainsi que le système de rimes où dominent les rimes «plates», et, avec une fréquence bien moindre, les rimes «croisées». On aurait pu craindre que l'octosyllabe rythmique de Guibert manquait de souffle: c'est loin d'être le cas, d'autant que les XI–XII^e siècles apprécient les rimes et les rythmes aussi bien dans les vers que dans la prose. Comme Guibert s'est donné une grande liberté d'écriture par rapport à ses hypotextes, il a produit du neuf sur le plan de l'invention et du style, en pratiquant une poétique de la brièveté sans surcharge. S'il se déclare incapable d'écrire d'autres vers qu'un «rythme» (texte latin, 43, l. 89–93), c'est qu'il pratique comme tous les auteurs médiévaux – et non des moindres –, le topos d'incompétence. Qui a écrit des milliers de vers rythmiques ne l'a pas fait par défaut! Guibert a donc choisi un type poétique original: le registre de l'«Understatement», qui conjugue l'humilité apparente avec un certain brio. Les intentions ultimes de Guibert étaient d'offrir un «miroir des évêques» à Philippe de Heinsberg, de la piété duquel il voulait témoigner (31–32): ce qui fut fait.

Le «Libellus panegyricus» comprend quatre parties; elles ont toutes une courte introduction qui y expose les points les plus importants. La 1^{re} partie traite de la naissance du saint jusqu'à sa période de formation (45–53), la seconde, de son élévation épiscopale, qui ne s'est pas passée sans mal (54–78), la troisième, de la maturité, où il a acquis toutes les grâces (79–130), et la quatrième (131–152), où il meurt, après s'être heurté aux clercs de Candes. Ce à quoi il faut ajouter une *Invectio in diabolum* de 508 vers (153–161), et deux *Oratiunculæ* de 28 et 120 vers respectivement (162–165).

La structure du «Libellus de specialibus piissimi patroni veneratoribus» n'est pas homogène, ni par le contenu, ni par les périodes de composition: après l'introduction (v. 1–48) est développée une série regroupant des *vetera*. Y sont rassemblés des noms d'évêques (v. 49–764), puis d'abbés (v. 765–1476), puis de grands laïques (v. 1477–3028); après les vers concernant les évêques est inséré un passage sur les *Novem fratres de Gothia* (v. 313–332) et sur les Sept dormants (v. 332–392). La

seconde partie des *vetera* est hétérogène (v. 3029–3404). Quant aux *nova*, ils se composent d'une introduction suivie de trois miracles plus un épilogue (v. 3405–4456), et d'un récit emprunté à la continuation de la chronique de Sigebert de Gembloux par Anselme, où la Vierge Marie mit fin à une épidémie (v. 4457–5024). L'épilogue (v. 5025–5196) est une prière mise sous l'égide de Marie et Martin.

L'édition des deux «Libelli» est très bien faite elle aussi. Elle réhabilite avec élégance un genre littéraire méprisé.

Monique Goulet

Franziska Schnoor, *Das lateinische Tierlobgedicht in Spätantike, Mittelalter und Früher Neuzeit (Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 52)*, Bern u. a. 2017 (Peter Lang Verlag), X + 465 S.

Beim vorliegenden Band handelt es sich um die geringfügig überarbeitete Fassung einer Dissertation. Die Verfasserin Franziska Schnoor, seit 2010 wissenschaftliche Mitarbeiterin an der Stiftsbibliothek St. Gallen, hat sich schon im Vorfeld, zumindest in Ansätzen, mit Tieren in der Literatur (präziser: Tieren in frühneuzeitlichen Sprichwörtern) einerseits und mit der Nachzeichnung der Entwicklung einer Gattung andererseits (zusammen mit Thomas Haye, dem späteren Betreuer ihre Dissertation, hat sie 2008 ein Werk mit dem Titel «Epochen der Satire. Traditionslinien einer literarischen Gattung in Antike, Mittelalter und Renaissance» herausgegeben) beschäftigt. Sch. widmet ihre Qualifikationsarbeit dem lateinischen Tierlobgedicht, wobei dieses zum ersten Mal als eigenständige poetische Gattung behandelt wird.

In ihrer Einleitung geht Sch. kurz auf den «Animal Turn» ein (hier könnte man neben den «Posthuman Studies» mit Cary Wolfe explizit auch die «Human-Animal Studies» mit Margo DeMello für den englischsprachigen und «Chimaira – Arbeitskreis für Human-Animal Studies» für den deutschsprachigen Bereich nennen), spricht über die Themenstellung, die Kriterien für die Aufnahme von Texten in das Corpus (es muss sich um einen eigenständigen lateinischen Text in gebundener Rede handeln, der den Zweck verfolgt, ein Tier zu loben), bzw. die Ausschlusskriterien von Texten und Textgattungen (wie Fabel, Tierepos und Emblem), den chronologischen Rahmen (die Betrachtungen enden mit dem 17. Jahrhundert, ab da wird Dichtung verstärkt in den Volkssprachen abgefasst), den geographischen Rahmen (der für die Frühe Neuzeit auf Italien, Frankreich und den deutschsprachigen Raum begrenzt wurde), die Quellenbasis (als wichtigste Quelle ist das «Amphitheatrum» des Caspar Dornavius genannt), den Stand der Forschung (kurz dargestellt werden die einschlägigen Arbeiten G. Herrlingers, K. Walker-Meikles, A. Hauffens u. a.).

Daran schließen sich die vier Hauptkapitel an. Kapitel eins setzt sich mit der Theorie des Tier-Enkomions von der Antike bis ins 17. Jahrhundert auseinander. In Ermangelung dezidierter Anweisungen für Lobreden und -gedichte auf Tiere in antiken Rhetoriken geht Sch. zunächst antiken Ausführungen zum *genus demonstrativum* nach, in dessen Tradition das Tierlob steht, um jene späterhin auf ihre Übertragbarkeit auf letzteres zu überprüfen. Auch das Mittelalter kennt keine für sich allein